

# Une relique du Pliocène

**Jack London**



**Gloubik Éditions**  
**2022**

Cette traduction a été réalisée à partir du texte publié en 1901 dans *The Collier's* sous le titre *A relic of Pliocene*. Elle a également été publiée sous le titre *The Angry Mammoth*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

# COLLIER'S

WEEKLY JOURNAL of CURRENT EVENTS

COPYRIGHT 1901 BY F. V. COLLIER & SON. ALL RIGHTS RESERVED.

VOL. TWENTY-SIX NO. 15

NEW YORK JANUARY 12 1901

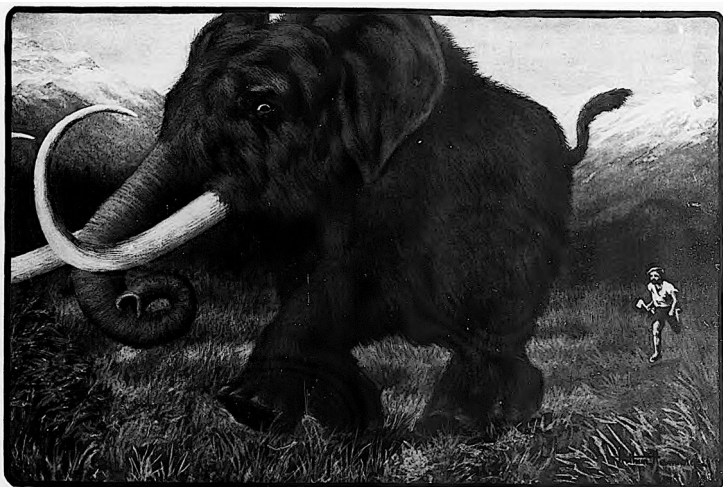
PRICE TEN CENTS



### CAPTURED CHINESE FLAGS

AMERICAN SOLDIERS BRINGING INTO CAMP FLAGS CAPTURED FROM BOXER INSURGENTS IN AN ENGAGEMENT NEAR TIEN-TSIN. DRAWN BY G. W. PETERS FROM A PHOTOGRAPH TAKEN BY A CORRESPONDENT





**A Relic of the Pliocene by Jack London**

DRAWN BY ARTHUR WELLS

Je m'en lave les mains dès le départ. Je ne peux pas être le père de ses récits, ni en être responsable. Je fais ces réserves préliminaires, notez-le bien, pour sauvegarder ma propre intégrité. Je possède une certaine notabilité, aussi une épouse. Pour le bien de la communauté qui m'honore de son approbation, et pour le bien de sa postérité et de la mienne, je ne peux pas prendre les risques que j'ai pris autrefois, ni jouer des probabilités avec l'imprudence de la jeunesse. Aussi, je suis désolé, je m'en lave les mains, de ce Nimrod, de ce puissant chasseur, de ce Thomas Stevens aux yeux bleus et aux taches de rousseur.

Ayant été honnête envers moi-même, et

envers les rameaux d'olivier que ma femme voudra bien m'offrir, je peux maintenant me permettre d'être généreux, je ne critiquerai pas les histoires que m'a racontées Thomas Stevens, et, de plus, je retiendrai mon jugement. Si l'on me demande pourquoi, je ne peux qu'ajouter que je n'ai pas de jugement, que j'ai longtemps réfléchi, pesé et équilibré, mais que mes conclusions n'ont jamais été deux fois les mêmes, car Thomas Stevens est un homme plus grand que moi. Car qui peut prouver ? ou qui peut réfuter ? Je me retire de la proposition, tandis que ceux qui ont peu de foi peuvent faire ce que j'ai fait - aller trouver ledit Thomas Stevens et discuter en face de lui des différents sujets, que, si la fortune le permet, je raconterai. Quant à savoir où il peut être trouvé ? Les indications sont simples : n'importe où entre le 53<sup>e</sup> degré de latitude nord et le pôle, d'une part ; et, d'autre part, les terrains de chasse les plus probables qui se trouvent entre la côte est de la Sibérie et le Labrador le plus éloigné. Qu'il est là, quelque part, dans ce territoire clairement défini, j'en fais le serment d'un homme honorable dont les attentes impliquent de parler franchement et de vivre correctement.

Thomas Stevens a peut-être joué prodigieusement avec la vérité, mais lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première

fois (il serait bon d'obscurcir ce point), il s'est aventuré dans mon camp alors que je me croyais à mille milles au-delà du poste le plus éloigné de la civilisation. À la vue de son visage humain, le premier depuis des mois de lassitude, j'aurais pu bondir et le prendre dans mes bras (et je ne suis pas du tout un homme démonstratif) ; mais pour lui, sa visite semblait la chose la plus désinvolte qui soit. Il s'est simplement promené dans la lumière de mon camp, a passé l'heure du jour selon la coutume des hommes sur les sentiers battus, a jeté mes raquettes d'un côté et un couple de chiens de l'autre, et s'est ainsi fait une place près du feu. Il a dit qu'il venait juste d'arriver pour emprunter une pincée de bicarbonate et pour voir si j'avais du bon tabac. Il a sorti sa vieille pipe, l'a chargée avec un soin minutieux et, sans même me demander mon avis, a mis la moitié du tabac de ma poche dans la sienne. Oui, la substance était assez bonne. Il soupira avec la satisfaction du juste, et absorba littéralement la fumée des flocons blonds crépitants, et cela fit du bien à mon cœur de fumeur de le voir.

Chasseur ? Trappeur ? Prospecteur ? Il a haussé les épaules. Non, il était juste un peu en vadrouille. Il était remonté du Grand Lac de l'Esclave depuis un certain temps, et il pensait à faire du piégeage dans le pays du

Yukon. Le facteur de Koshim avait parlé des découvertes du Klondike, et il avait envie d'y aller pour jeter un coup d'œil. J'ai remarqué qu'il parlait du Klondike dans un jargon archaïque, l'appelant la rivière Reindeer - une coutume vaniteuse que les Anciens emploient contre les *che-cha-quas* et tous les tendres en général, mais il le faisait si naïvement et comme une évidence, qu'il n'y avait pas de piqûre, et je lui ai pardonné. Il avait aussi en tête, disait-il, avant de franchir la ligne de partage des eaux pour entrer dans le Yukon, de faire un petit tour du côté de Fort o' Good Hope.

Or, Fort o' Good Hope nécessite un long voyage vers le nord, au-delà du Cercle, dans un endroit dont peu d'hommes ont foulé le sol ; et lorsqu'un va-nu-pieds sans nom arrive de la nuit, de nulle part en particulier, pour s'asseoir au coin du feu et parler de « trappage » et de « petite course », il est temps de se réveiller et de sortir du rêve. C'est pourquoi j'ai regardé autour de moi ; j'ai vu le ciel et, en dessous, les branches de pin étendues pour les fourrures endormies ; j'ai vu les sacs de nourriture, l'appareil photo, les souffles glacés des chiens qui tournaient au bord de la lumière ; et, au-dessus, une grande draperie d'aurore qui traversait le zénith du sud-est au nord-ouest. J'ai frissonné. Il y a une magie dans la nuit du Grand Nord



qui s'empare de nous comme la fièvre des marais impaludés. Puis je regardai les raquettes à neige, couchées et croisées là où il les avait jetées. J'avais aussi un œil sur ma blague à tabac. La moitié, au moins, de sa réserve avait partie en fumée. C'était réglé. La fantaisie ne m'avait pas trompé après tout.

Fou de souffrance, pensais-je en regardant fixement l'homme, un de ces trappeurs sauvages, égaré loin de ses repères et errant comme une âme en peine à travers de grandes étendues et des profondeurs inconnues. Oh, eh bien, laissez ses humeurs glisser, jusqu'à ce que, peut-être, il rassemble ses esprits embrouillés. Qui sait ? le simple son de la voix d'un camarade peut tout remettre à plat.

Je l'amenais donc à parler, et bientôt je m'émerveillai, car il parlait de gibier et de ses méthodes. Il avait tué le loup sibérien de l'Alaska occidental, et le chamois dans les Rocheuses secrètes. Il affirma qu'il connaissait les lieux où les derniers bisons erraient encore, qu'il s'était accroché aux flancs des caribous lorsqu'ils couraient par centaines de milliers, et qu'il avait dormi dans les Grandes Landes sur la piste d'hiver du bœuf musqué.

Et j'ai modifié mon jugement en conséquence (la première révision, mais en aucun

cas la dernière), et je l'ai considéré comme une effigie monumentale de la vérité. Je ne sais pas pourquoi, mais l'esprit m'a poussé à répéter une histoire que m'avait racontée un homme qui avait vécu trop longtemps dans ce pays pour en savoir plus. Il s'agissait du grand ours qui étreint les pentes raides de St Elias, ne descendant jamais au niveau des pentes plus douces. Or, Dieu a constitué cette créature pour son habitat à flanc de colline, de sorte que les jambes d'un côté sont toutes d'un pied de plus que celles de l'autre, ce qui est très pratique, comme on l'admettra facilement. J'ai donc chassé cette bête rare en mon nom, je l'ai racontée à la première personne, au présent, j'ai peint le lieu requis, je lui ai donné les garnitures et les touches de vraisemblance nécessaires, et j'ai fermé à clé pour voir l'homme stupéfait par le récit.

Pas lui. S'il avait douté, j'aurais pu lui pardonner. S'il avait objecté, niant les dangers d'un tel arrangement en raison de l'incapacité de l'animal à faire demi-tour et à repartir dans l'autre sens... s'il avait fait cela, j'aurais pu le prendre par la main pour le vrai sportif qu'il était. Pas lui. Il a reniflé, m'a regardé et a reniflé de nouveau ; puis il a fait l'éloge de mon tabac, a mis un pied sur mes genoux et m'a demandé d'examiner le maté-

riel. C'était un *mucluc*<sup>1</sup> de modèle innuit, cousu avec des fils de tendon, et dépourvu de perles ou de boucles, mais c'était la peau elle-même qui était remarquable, car elle avait une épaisseur d'un demi-pouce et me rappelait la peau de morse. Mais la ressemblance s'arrêtait là, car aucun morse n'a jamais porté une si merveilleuse fourrure. Sur le côté et les chevilles, ce poil était presque usé, à cause du frottement avec les brossailles et la neige, mais autour du sommet et le long du molet plus abrité, il était, bien sûr, noir sale et très épais. Je l'ai séparé avec difficulté et j'ai cherché en dessous le fin duvet qui est commun aux animaux du nord, mais je n'ai rien trouvé de tel. Cependant, la longueur compensait cette absence. En effet, les touffes qui avaient survécu à l'usure mesuraient en tout sept ou huit pouces.

J'ai levé les yeux vers le visage de l'homme, qui a baissé son pied et m'a demandé :

— Vous avez trouvé une peau comme celle-là sur votre ours de St Elias ?

J'ai secoué la tête.

— Ni sur aucune autre créature de la

1 Botte souple à hauteur du genou, en peau de phoque ou de renne, portée à l'origine par les Inuits et les Yupik. L'orthographe moderne est Mukluk.

terre ou de la mer, ai-je répondu franchement.

L'épaisseur de la peau et la longueur des poils me laissaient perplexe.

— Ça, dit-il sans la moindre hésitation, ça vient d'un mammoth.

— Absurdité ! m'exclamai-je, car je ne pouvais retenir la protestation de mon incrédulité. Le mammoth, mon cher monsieur, a disparu de la Terre depuis longtemps. Nous savons qu'il a existé par les restes fossiles que nous avons mis au jour et par une carcasse gelée que le soleil de Sibérie a jugé bon de libérer d'un glacier, mais nous savons aussi qu'il n'existe aucun spécimen vivant. Nos explorateurs...

À ce mot, il m'interrompit avec impatience :

— Vos explorateurs ? Pish ! Une race faible, n'en parlons plus. Mais dites-moi, ô homme, ce que vous pouvez savoir sur le mammoth et ses habitudes.

Au-delà de la contradiction, ceci menait à une histoire. Ainsi j'ai appâté mon hameçon en fouillant ma mémoire pour n'importe quelles données que je possédais sur le sujet. Pour commencer, j'insistais sur le fait que l'animal était préhistorique, et je rassemblais tous mes faits à l'appui. Je mentionnais les

bancs de sable sibériens qui regorgent d'anciens os de mammoths ; je parlais des grandes quantités d'ivoire fossile achetées aux Inuits par l'*Alaska Commercial Company*. Et je reconnus avoir moi-même extrait des défenses de six à huit pieds du gravier des rivières du Klondike.

— Tous les fossiles, ai-je conclu, ont été trouvés au milieu de débris déposés au cours d'innombrables âges.

— Je me souviens que, lorsque j'étais enfant, renifla Thomas Stevens (il avait une façon bien particulière de renifler), j'ai vu une pastèque pétrifiée. Par conséquent, bien que des personnes mal intentionnées se bercent parfois d'illusions en pensant qu'elles les élèvent ou les mangent réellement, il n'existe plus de pastèques.

— Mais la question de la nourriture, objectai-je, ignorant son argument, qui était puéril et sans portée. Le sol doit produire une vie végétale en abondance pour soutenir des créatures aussi monstrueuses. Nulle part dans le Nord le sol n'est assez prolifique. Ergo, le mammoth ne peut pas vivre.

— Je pardonne votre ignorance concernant de nombreux sujets de ce pays du Nord, car vous êtes un jeune homme et avez peu voyagé. Mais, en même temps, je suis enclin à être d'accord avec vous sur une chose : le

mammouth n'existe plus. Comment le sais-je ? J'ai tué le dernier de mon propre bras droit.

Ainsi parla Nimrod, le puissant chasseur, je jetai un morceau de bois de chauffage aux chiens et leur demandai de cesser leurs hurlements impies, et j'attendis. Sans doute ce menteur d'une singulière félicité ouvrirait-il la bouche et me punirait-il pour mon ours St Elias.

— Voici comment cela s'est passé, commença-t-il enfin, après que le silence approprié se soit installé. Un jour, j'étais au camp...

— Où ? l'interrompis-je.

Il agita vaguement la main dans la direction du nord-est, où s'étendait une *terra incognita* dans l'immensité de laquelle peu d'hommes se sont aventurés et encore moins en sont revenus.

— J'étais en coupe un jour avec Klooch. Klooch était le plus beau petit kamooks qui ait jamais gémi dans mes traces ou mis le nez dans mon camp. Son père était un Malemute pur sang de Pastilik, en Russie, sur la mer de Béring, que j'ai croisé avec une chienne de la baie d'Hudson aux jambes bien faites. Je vous le dis, ô homme, c'était une combinaison géniale. Et maintenant, je me

souviens du où elle a été croisée avec un pur loup sauvage des bois... gris, longiligne, avec de gros poumons et une grande capacité de résistance. Dites ! Y a-t-il jamais eu un tel chien ? C'était une nouvelle race que j'avais créée, et je pouvais m'attendre à de grandes choses.

» Comme je l'ai dit, elle a mis bas, et délivrée en toute sécurité. J'étais accroupi sur mes jambons au-dessus de la portée - sept petits, robustes et aveugles - quand, par derrière, il y eut comme une fanfare de trompettes et de toutes sortes de cuivres. Il y eut une bousculade, comme la bourrasque qui rabat la pluie. J'étais à presque sur mes pieds quand je fus renversé, le nez en avant. Au même instant, j'ai entendu Klooch soupirer, comme le fait un homme quand vous lui avez planté votre poing dans le ventre. Je suis resté tranquille, mais j'ai tourné la tête et j'ai vu une énorme masse se balancer au-dessus de moi. Puis le ciel bleu est réapparu et je me suis levé. Une montagne de chair poilue était en train de disparaître dans les broussailles à la lisière de la clairière. J'ai eu un aperçu de l'arrière-train, aussi grand en circonférence que mon corps. La seconde d'après, il ne restait plus qu'un énorme trou dans le fourré, mais je pouvais encore entendre les bruits d'une tornade qui s'éloignait rapidement, les broussailles qui se dé-

chiraient et les arbres qui claquaient et s'écrasaient.

» J'ai cherché mon fusil. Il était posé sur le sol, la bouche contre un tronc d'arbre, mais maintenant la crosse était brisée, le canon désaxé et le mécanisme en mille morceaux. Puis j'ai cherché ma chienne, et... et que supposez-vous ? »

J'ai secoué la tête.

— Que mon âme brûle dans mille enfers s'il restait quelque chose d'elle ! Klooch, les sept petits chiots robustes et aveugles - partis, tous partis. Là où elle s'était étendue, il y avait une dépression gluante et sanglante dans la terre molle, d'un mètre de diamètre, avec sur les bords quelques poils épars.

Je mesurai un mètre sur la neige, traçai un cercle autour, et jetai un coup d'œil à Nimrod.

— La bête avait trente pieds de long et vingt de haut, répondit-il, avait ses défenses écaillées sur six fois trois pieds, je ne pouvais pas croire, moi-même, sur le moment, à tout ce qui venait de se passer. Mais si mes sens m'ont joué un mauvais tour, il y avait le fusil cassé et le trou dans la broussaille. Et il y avait - ou plutôt, il n'y avait plus - Klooch et les chiots. Oh mec, ça me rend tout chaud maintenant quand j'y pense. Klooch ! Une



autre Eve ! La mère d'une nouvelle race ! Et un vieux mammoth déchaîné, rugissant, comme une seconde inondation, les effaçant, racine et branche, de la surface de la Terre ! Vous vous étonnez que la terre trempée de sang ait crié à Dieu ? Ou que j'ai attrapé la hache et pris la piste ?

— La hache ? me suis-je exclamé, surpris par l'image. La hachette, et un grand mammoth mâle, trente pieds de long, vingt pieds...

Nimrod m'a rejoint dans ma joie, en gloussant joyeusement.

— Ça ne vous tuerait pas ? s'écria-t-il. N'était-ce pas le rêve d'un castor ? J'en ai souvent ri depuis, mais à l'époque il n'y avait pas de quoi rire, j'étais fou à lier, que dire du fusil et de Klooch, pensez-y, ô homme ! Une toute nouvelle race, non classée, non protégée par le droit d'auteur, et anéantie avant même d'avoir ouvert les yeux ou sorti ses papiers d'intention ! Eh bien, qu'il en soit ainsi. La vie est pleine de déceptions, et à juste titre. La viande est meilleure après une famine, et un lit moelleux après une dure piste.

» Comme je le disais, j'ai suivi le fanfaron hache à la main, et j'ai pisté ses empreintes dans la vallée. Mais quand il est revenu vers la tête, j'ai été laissé à bout de souffle à l'extrémité inférieure. En parlant de

nourriture, arrêtons-nous un instant pour expliquer quelques points. Là-haut, au milieu des montagnes, se trouve une formation très curieuse. Il y a une série sans fin de petites vallées, toutes semblables les unes aux autres comme des pois dans une gousse, et toutes bien rangées avec des parois rocheuses droites s'élevant de tous les côtés, et aux extrémités inférieures il y a toujours de petites ouvertures par où les glaciers s'égoutent. La seule façon d'entrer est par ces bouches, et elles sont toutes petites. Pour ce qui est de la nourriture, vous vous êtes baladé sur les îles de la côte de l'Alaska, baignées de pluie, sur la route de Sitka, probablement, puisque vous êtes un voyageur. Et vous savez comment poussent les bœufs là-bas - gros, juteux et sauvages. Eh bien, c'était comme ça avec ses vallées, un sol épais et riche, avec des fougères et des herbes et d'autres choses encore dans des parcelles plus hautes que votre tête. De la pluie trois jours sur quatre pendant les mois d'été ; et de la nourriture pour un millier de mammoths, sans parler du petit gibier pour l'homme.

» Mais revenons à nos moutons. En bas de la vallée, je me suis essoufflé et j'ai abandonné. J'ai commencé à spéculer, car lorsque mon souffle m'a quitté, j'ai su que je n'aurais jamais l'esprit tranquille avant d'avoir man-

gé un pied de mammouth rôti. Et je savais aussi que cela signifiait *skookum mamook pukapuk* - excusez Chinook, je veux dire qu'il y avait un grand combat à venir. Maintenant, l'embouchure de ma vallée était très étroite, et les gémissements s'intensifiaient. Tout en haut d'un côté se trouvait un de ces gros rochers branlants, ou rochers d'équilibre comme certains les appellent, pesant au bas mot deux cents tonnes. Juste ce qu'il faut. Je suis retourné au camp, en gardant un œil ouvert pour que l'animal ne puisse pas passer, et j'ai récupéré mes munitions. Elles ne valaient rien avec le fusil brisé. J'ai donc ouvert les cartouche, mis la poudre sous le rocher, et l'ai déclenché avec une mèche lente. Il n'y avait pas beaucoup de charge, mais le vieux caillou s'est incliné paresseusement et est tombé en place, avec juste assez d'espace pour que le ruisseau s'écoule bien. Maintenant je l'avais.

— Mais comment l'avez-vous eu ? demandai-je. Qui a déjà entendu parler d'un homme tuant un mammouth avec une hache ? Et, d'ailleurs, avec n'importe quoi d'autre ?

— O mec, ne t'ai-je pas dit que j'étais fou ? répondit Nimrod, avec une légère émotion. Fou de rage en pensant à Klooch et au fusil ? Et puis, n'étais-je pas un chasseur ? Et

n'était-ce pas un gibier nouveau et très inhabituel ? Une hache à main ? Pish ! Je n'en avais pas besoin. Écoutez, et vous entendrez parler d'une chasse, telle qu'elle aurait pu avoir lieu dans la jeunesse du monde, quand l'homme des cavernes rassemblait les animaux chassés avec une hache de pierre. Cela m'aurait servi aussi bien. N'est-ce pas un fait que l'homme peut marcher plus vite que le chien ou le cheval ? Qu'il peut les épuiser avec son intelligence et son endurance ?

J'ai hoché la tête. La lumière m'a envahi, et je lui ai demandé de continuer.

— Alors ?

— Ma vallée s'étendait sur huit kilomètres, l'affaire était faite. Il n'y avait aucun moyen d'en sortir. Une bête timide que ce mammoth mâle, et je l'avais à ma merci. Je me suis remis sur ses talons, j'ai hurlé comme un démon, je l'ai bombardé de galets et j'ai fait la course autour de la vallée trois fois avant de faire une pause pour le dîner. Vous ne voyez pas ? Un hippodrome ! Un homme et un mammoth ! Un hippodrome, avec le Soleil, la Lune et les étoiles pour arbitres !

» Il m'a fallu deux mois pour le faire, mais je l'ai fait. Et ce n'est pas un rêve de castor. Je l'ai fait tourner en rond, moi voyageant sur le cercle intérieur, mangeant de la

viande séchée et des œufs de saumon sur le chemin, et faisant des clins d'œil pour dormir entre les deux. Bien sûr, il était parfois désespéré et se retournait. Je me dirigeais alors vers un terrain meuble où le ruisseau s'étendait, je jetais l'anathème sur lui et ses ancêtres, et je le mettais au défi de continuer, mais il était trop sage pour se loger dans une flaque de boue. Une fois, il m'a coincé contre les parois, et j'ai rampé dans une profonde crevasse et j'ai attendu. Chaque fois qu'il me cherchait avec sa trompe, je le frappais avec la hache jusqu'à ce qu'il se retire, en hurlant à m'en faire péter les tympans, il était fou à ce point. Il savait qu'il m'avait et ne pouvait m'avoir, et ça le rendait presque fou. Mais il n'était pas dupe. Il savait qu'il était en sécurité tant que je restais dans la crevasse, et il a décidé de m'y garder. Et il avait raison, mais il n'avait pas pensé à l'économat. Il n'y avait ni nourriture ni eau à cet endroit. Il ne pouvait donc pas maintenir le siège. Il restait devant l'ouverture pendant des heures, gardant un œil sur moi et chassant les moustiques avec ses grandes oreilles en forme de couverture. Puis la soif le gagnait, et il se mettait à rugir jusqu'à ce que la terre tremble, me traitant de tous les noms qu'il pouvait prononcer. C'était pour m'effrayer, bien sûr, et quand il pensait que j'étais suffisamment impression-

né, il reculait doucement et essayait de se faufiler vers le ruisseau. Parfois, je le laissais arriver presque à destination - il n'était qu'à quelques centaines de mètres - quand je sortais. Et il revenait, se traînant comme le vieux routier qu'il était. Après que j'ai fait ça plusieurs fois, et qu'il ait compris, il a changé de tactique. Il a compris l'élément temps, vous voyez. Sans un mot d'avertissement, il partait, se jetant dans l'eau comme un fou, cherchant à faire l'aller et retour avant que je ne m'enfue. Finalement, après m'avoir maudit de la façon la plus horrible, il a levé le siège et s'est dirigé délibérément vers l'eau.

» C'est la seule fois où il m'a enfermé - pendant trois jours - mais après cela, la course n'a jamais cessé. Il tournait, tournait, tournait, car il n'était jamais satisfait. Mes vêtements partaient en lambeaux, mais je ne m'arrêtais jamais pour boire, jusqu'à ce que je finisse par courir comme un fils de la terre, avec rien d'autre que ma vieille hache dans une main et un caillou dans l'autre. En fait, je ne me suis jamais arrêté, sauf pour dormir dans les recoins et les corniches des falaises. Le mâle, quant à lui, est devenu de plus en plus mince - il a dû perdre facilement plusieurs tonnes - et aussi nerveux qu'une maîtresse d'école du mauvais côté du mariage. Lorsque je m'approchais de lui et

que je criais, ou que je lui lançais une pierre à longue portée, il sursautait comme un poulain peureux et tremblait de tous ses membres. Puis il se mettait à courir, la queue et le tronc frissonnant, la tête sur une épaule et les yeux méchants flamboyant, et la façon dont il me jurait dessus était quelque chose d'épouvantable. C'était une bête immorale, un meurtrier et un blasphémateur.

» Mais vers la fin, il a abandonné tout cela, et s'est mis à gémir et à pleurer comme un bébé. Son esprit s'est brisé et il est devenu une montagne de misère tremblante et gélatineuse. Il avait des attaques de palpitation du cœur, et titubait comme un homme ivre, et tombait et se cognait les tibias. Et puis il pleurait, mais toujours en courant. Ô homme, les dieux eux-mêmes en auraient eu assez de lui, et toi-même ou tout autre homme. C'était tellement pitoyable, mais j'ai seulement endurci mon cœur et accéléré le rythme. Finalement, je l'ai épuisé, et il s'est couché, le cœur brisé, affamé et assoiffé. Quand je me suis rendu compte qu'il ne bougerait plus, je l'ai enchaîné et j'ai passé la majeure partie de la journée à lui donner des coups de ma hache à main, il a reniflé et sangloté jusqu'à ce que j'aie réussi à le faire taire. Il mesurait trente pieds de long et vingt de haut, et un homme pouvait glisser un hamac entre ses défenses et dormir

confortablement. Mis à part le fait que j'avais épuisé la plupart de ses jus, il nourrissait bien, et ses quatre pieds, à eux seuls, rôtis en entier, auraient fait vivre un homme pendant douze mois. J'y ai passé l'hiver moi-même.

— Et où se trouve cette vallée ? demandai-je.

Il agita la main dans la direction du nord-est et dit :

— Votre tabac est très bon. J'en ai une bonne part dans ma besace, mais j'en garderai le souvenir jusqu'à ma mort. En signe d'appréciation, et en échange des mocassins que vous portez aux pieds, je vous offre ces *muclucs*. Ils commémorent Klooch et les sept petits chiots aveugles. Ils sont aussi les souvenirs d'un événement sans précédent dans l'histoire, à savoir la destruction de la plus ancienne race d'animaux sur Terre, et de la plus jeune. Et leur principale vertu réside dans le fait qu'elles ne s'usent jamais.

Après avoir effectué l'échange, il enleva les cendres de sa pipe, me prit la main pour me souhaiter bonne nuit et s'éloigna dans la neige. En ce qui concerne ce conte, pour lequel j'ai déjà décliné toute responsabilité, je recommanderais aux personnes de peu de foi de faire une visite au *Smithsonian Institute*. S'ils apportent les justificatifs requis et ne



viennent pas pendant les vacances, ils obtiendront sans doute une audience avec le professeur Dolvidson. Les *muclucs* sont en sa possession, et il vérifiera, non pas la manière dont ils ont été obtenus, mais le matériau dont ils sont composés. Lorsqu'il déclare qu'ils sont faits de la peau du mammouth, le monde scientifique accepte son verdict. Que voulez-vous de plus ?